

THE ART NEWSPAPER

TAN FRANCE SAS, GROUPE THE ART NEWSPAPER. MENSUEL. NUMÉRO 63. MAI 2024

FRANCE : 7,9 € - DOM : 8,9 € - BEL/LUX : 8,9 € - CH 13,50 FS - CAN : 13,99 \$CA
PORT. CONT./ESP/IT : 8,9 € - N. CAL/JS : 1150 CFP - POL/JS : 1250 CFP - MAR : 92 MAD



THEASTER GATES
L'artiste américain présente
des œuvres monumentales
à la galerie Gagostian du Bourget
et sa première exposition
personnelle au Japon.

GRAND ENTRETIEN
PAGES 12-13



FRANÇOIS BARRÉ
L'ancien président
du Centre Pompidou, à
Paris, relate dans un ouvrage
récemment paru son parcours
de grand commis de l'État.

GRAND TÉMOIN
PAGES 24-25



ÉRIC CANTONA
L'ancien footballeur
international, reconverti
en chanteur à la voix grave,
est un passionné d'art et
un collectionneur éclairé.

HORS PISTES
PAGE 35



SPLendeur DE L'ART DES MEXICAS AU QUAI BRANLY

Le musée du quai Branly - Jacques Chirac, à Paris, consacre une exposition à l'art des Mexicas. Fruit d'un partenariat avec l'Instituto Nacional de Antropología e Historia, à Mexico, « Mexica. Des dons et des dieux au Templo Mayor » révèle combien les représentations mêlant la splendeur et l'effroi des innombrables divinités du panthéon des Mexicas (autrefois improprement dénommés Aztèques) étaient un instrument au service du pouvoir et du sacré. De Mictlantecuhtli, le dieu de la mort exhibant à l'air libre sa vésicule et son foie, à Quetzalcoatl, le « serpent à plumes », dont le visage émerge d'une tête d'ophidien géant, les déités de cette civilisation mésoaméricaine décimée par les conquérants espagnols à l'aube du XVI^e siècle sont autant d'êtres invisibles dont la fureur devait être apaisée par des offrandes. L'exposition, qui en dresse le macabre inventaire, est un voyage dans l'antique Tenochtitlan, la capitale des Mexicas. Les statues autrefois polychromes et objets culturels d'une variété inouïe témoignent de l'extrême degré de raffinement de ce peuple - sanguinaire et sophistiqué tout à la fois.

Lire page 14

DE L'IMPORTANCE DE PRÉVOIR SA SUCCESSION POUR LES ARTISTES

Les détails convenus à l'avance entre Richard Serra, décédé récemment, et son galeriste David Zwirner ont permis de résoudre les premiers problèmes de gestion du marché posthume.

L'ouverture de « Six Large Drawings », la première exposition de Richard Serra à la galerie londonienne de David Zwirner, le 9 avril 2024 (et jusqu'au 18 mai), soit deux semaines après la disparition du sculpteur américain survenue le 26 mars, a mis en lumière l'urgence de garantir, dans ce cas de figure, l'événement ainsi que la commercialisation et la gestion adéquates des œuvres que l'artiste laisse derrière lui. Même si les détails de cette dernière exposition avaient été réglés avant la mort du sculpteur, les décisions concernant son œuvre et son héritage seront prises sur la base d'un large éventail de considérations morales,

juridiques et financières. Outre sa relation professionnelle de onze ans avec le galeriste, Richard Serra a travaillé avec plusieurs marchands au cours de sa vie, notamment Gagostian et la Cristea Roberts Gallery.

« Le rôle des successions est en train de changer. Auparavant, ceux qui géraient les œuvres se préoccupaient principalement de l'authentification et de la préservation de la réputation ; or, nous assistons de plus en plus à une évolution vers une administration plus large, y compris une commercialisation active », déclare Yayoi Shionoiri, une avocate spécialisée dans l'art. Qu'une succession soit dirigée par des particuliers ou

par des structures juridiques (telles que des fondations ou des trusts), des approches spécifiques seront nécessaires si les parties responsables du maintien de l'héritage créatif d'un artiste doivent également être impliquées dans la gestion de son héritage commercial. « Si l'artiste n'a pas eu de marché de son vivant, il est difficile d'en créer un à titre posthume », constate Chelsea Spengemann, de l'Artist's Foundation & Estate Leaders' List (Afell) et de l'organisation à but non lucratif Soft Network.

ANTICIPER L'INÉVITABLE

Les experts en succession conseillent généralement aux

artistes de mettre par écrit le plus grand nombre possible de leurs volontés, qu'il s'agisse de la relation souhaitée entre leurs œuvres et le public, des exigences relatives aux futures expositions de leurs créations ou de toute vision ou mission plus large qu'ils désirent voir s'accomplir. Avocats, conseillers et comptables font partie des intermédiaires disponibles pour aider (contre rémunération) les artistes à planifier leur succession. À côté d'eux, il existe un réseau croissant d'organisations spécialisées à but non lucratif, dont l'Institute for Artists' Estates en Europe et l'Artist's Foundation aux États-Unis.

Néanmoins, dans un marché qui évolue rapidement, la gestion des œuvres et des réputations des artistes prend une place de plus en plus importante. « Ce travail est en réalité un service public, car la majeure partie des successions d'artistes ne génère jamais de bénéfices. La mission est souvent effectuée par un membre de la famille, rarement rémunéré, explique Chelsea Spengemann. J'espère qu'avec la plus grande visibilité que prennent aujourd'hui les successions, une véritable compensation sera mise en place pour les professionnels et les œuvres d'art qu'ils ont préservées. »

RIAH PRYOR

PRIX CARTA BIANCA
ART & SANTÉ



2024
ÉDITION
TROIS

@prixcartabianca
www.prixcartabianca.fr

PREMIER PRIX

DIEGO CIBELLI

LAURÉAT.E.S

• CHIARA CAMONI
• LÉLIA DEMOISY
• CÉCILE GRANIER DE
CASSAGNAC

• H. H. LIM
• XIE LEI
• MEL O'CALLAGHAN
• AÏCHA SNOUSSI

LES FACES CACHÉES DE SABINE MONIRYS

L'artiste troublante et mystérieuse, qui a entretenu pendant plus de quarante ans une correspondance avec le photographe Robert Frank, est à l'honneur à la galerie Kaléidoscope, à Paris.

PARIS. Si cette année, c'est Julien Creuzet qui occupe le Pavillon français de la Biennale de Venise (lire son entretien dans *The Art Newspaper Édition française* d'avril 2024), quatre artistes avaient été invités en 1980 par le commissaire Gilles Plazy à représenter la France : Ladislav Kijno, Antoine de Margerie, Henri Yéru et Sabine Monirys. Deux œuvres de cette dernière, accrochées aux Giardini à l'époque, sont actuellement montrées dans l'exposition personnelle de l'artiste que lui consacre la galerie Kaléidoscope, à Paris. Dans l'espace de la rue Mazarine, les deux peintures se font face. Tableau noir, et pas seulement par ses tonalités, *Mais qu'est-ce qu'il imagine celui-là ?* (1980) met en scène au premier plan trois femmes largement emmitouffées jusqu'à cacher leurs visages – deux portent de grandes lunettes de soleil en plus de leur écharpe – tenant parfois d'immenses et intrigants sacs blancs qui ressortent sur le fond sombre. Derrière apparaît la silhouette d'un homme tournant le dos, spectre nébuleux. L'artiste a recouvert la toile de fines coulures de pigments s'apparentant à un *dripping*. En face, la composition est plus colorée, les personnages en grisaille se détachent sur un fond abstrait aux tons jaunes, bleus, rouges, blancs... Les figures aux relents clownesques sont masquées, l'homme au centre a la bouche ouverte, comme s'il était en train de dire quelque chose, des paroles à jamais perdues. À moins que le cartel du tableau ne nous éclaire : *Bon, asseyez-vous et pleurez !* (1979). Comme toujours dans les œuvres de l'artiste, les longs titres très littéraires ouvrent sur de nouvelles perspectives, qu'ils soient en décalage ou non avec ce qui est représenté sur la surface picturale.

TRAVERSER LES APPARENCES

Avant la Sérénissime, Sabine Monirys a exposé dans une autre grande manifestation internationale, puisque le même commissaire, Gilles Plazy, l'avait invitée à représenter la France à la 14^e Biennale de São Paulo en 1977 aux côtés de Bernard Lassus et Martin Barré. Au Brésil, la peintre avait montré huit tableaux, dont trois sont accrochés aux cimaises de la galerie Kaléidoscope. Ici encore, les titres sont énigmatiques et entrebâillent de nouvelles portes. *Reste la question du ciel* (1975) met en scène trois personnages portant des cagoules rouges, visages occultés, une fine meurtrière au niveau des yeux, les avant-bras posés sur un support blanc comme le fond. Le mystère reste entier. *La Traversée des apparences* (1976) est plus explicite,

avec cette femme ayant le haut du visage masqué ici par un bandage qui pourrait être médical, les lèvres tristes, peut-être nue sous sa redingote, dont le mouvement est retenu par une lourde et sinistre main d'homme.

«Sabine [Monirys] peint l'émotion, la plus forte, la plus intériorisée, la plus simple aussi, devant cette gigantesque catastrophe au ralenti à laquelle nous semblons, impuissants, assister tous les jours...»

Dans d'autres tableaux qui ont aussi précédemment fait le voyage en Amérique du Sud, le visage de la femme est cette fois dissimulé derrière une longue chevelure. *Peut-être la lumière était-elle trop vive* (1976), reproduit dans le catalogue de la 14^e Biennale de São Paulo, mais absent de l'exposition parisienne, représente sur un fond sombre une femme, là encore vêtue d'une redingote, qui semble perdre l'équilibre. Sur *Elle se leva pour aller au wagon-restaurant* (1975), une femme penchée en avant et au visage occulté – toujours – par sa chevelure pose ses mains sur une grande surface brune. Pas de train à l'horizon cependant ! Ces peintures renvoient aux attitudes que prend l'artiste sur des Polaroid qu'elle réalise dans son atelier de la rue Santos-Dumont, dans le 15^e arrondissement de Paris, cheuveux devant le visage. Une autre photographie lui souffle un tableau présenté à São Paulo – mais pas rue Mazarine –, la petite fille au napalm de Nick Ut, toile que l'artiste peint en 1976, avec pour titre : *Il lui fallait une fois encore voir les étoiles.*

Au cours de sa carrière, Sabine Monirys a connu un succès critique, Pierre Gaudibert qualifiant ainsi son travail de « *peinture-fiction* », comme le rappelle Rakhee Balaram, historienne d'art actuellement chercheuse invitée à l'INHA [Institut national d'histoire de l'art], à Paris, dans le catalogue qui accompagne l'exposition. Pour Alain Jouffroy, « *Sabine [Monirys] peint l'émotion, la plus forte, la plus intériorisée, la plus simple aussi, devant cette gigantesque catastrophe au ralenti à laquelle nous semblons, impuissants, assister tous les jours... La peinture n'est pas le seul plaisir de s'affirmer souverain et libre sur une toile, mais le terrible, l'irremplaçable plaisir de s'ouvrir aux autres, de se laisser emporter par le vent des autres...* » Des critiques comme Gilbert Lascault et Olivier Kaepplin se pencheront également sur son travail. Sans jamais avoir appartenu à un groupe féministe,

Sabine Monirys, *La Traversée des apparences*, 1976, huile sur toile.

Courtesy galerie Kaléidoscope/Archives Sabine Monirys. Photo Bertrand Michau

l'artiste aborde dans sa peinture la question du rapport de l'homme et de la femme, comme le montrent certaines œuvres du parcours, à l'exemple de *Passage* (1973), faut-il aux formes féminines recouvert d'une flaque blanche (de sperme?), ou du tableau *Appelez-moi Dieu*, composition nuageuse au sommet de laquelle figure un minuscule homme assis sur un fauteuil, le sexe en érection...

EXISTENCE ROMANESQUE ET PEINTURE DE SOI

Artiste troublante et mystérieuse, Sabine Monirys naît à Oran (Algérie) en 1936. Assez vite, elle est repérée par Jacques Prévert qui lui propose d'illustrer l'un de ses livres. Elle est proche, dans les années 1960, d'artistes tels que Jan Voss, Lourdes Castro, Roland Topor, Guy de Cointet ou le Chinois Sanyu. Elle se marie à Jacques Monory – dont elle utilise le nom pour tirer, par déclinaison, son pseudonyme –, avec lequel elle a un fils. Elle fait ensuite la rencontre en 1968 de Jérôme Savary et de son Grand Magic Circus, homme de théâtre avec lequel elle aura son second fils. Il la met en scène dans un roman-photo, *Letizia*, conçu pour la revue *Ali Baba* publiée à Milan. Au cours de sa carrière de peintre, Sabine Monirys a exposé à la galerie Fred Lanzenberg, à Bruxelles, à la galerie du Rhinocéros, à Paris, ou chez J. et J. Donguy, également à Paris. Ses œuvres entrent aussi dans des collections publiques, comme celles du musée d'Art moderne de Paris, du musée d'Art moderne et contemporain de Strasbourg (MAMCS), du Fonds d'art contemporain – Paris collections, du musée de Grenoble, du Centre national des arts plastiques... Elle décède en 2016 à Paris.



Autre pan important de sa vie, elle a noué une relation très intime avec le photographe américain d'origine suisse Robert Frank, avec lequel elle a entretenu une correspondance entre 1967 et 2010. Cet ensemble exceptionnel que nous avons pu consulter, archives conservées dans sa succession, comprend à la fois des lettres manuscrites et dactylographiées, des photos inédites ou des dessins réalisés spécialement pour celle qui apparaît à travers tous ces documents comme une muse. Sur une lettre agrémentée d'un petit dessin sur sa base, Robert Frank écrit dans un français approximatif : « *J'allume une cigarette. Le téléphone sonne. Je pense à toi. J'ai pensé à nous quand je travaille dans le editing room.* » Dans une autre missive dactylographiée, il écrit : « *Nous parlons de l'histoire – de l'art des religions de la gloire des parfums français... where does this lead me to? a ma chère Sabine rue domremy 4eme etage c'est correct ?* » Au cours de ces quarante-trois années, Robert Frank a envoyé à Sabine Monirys un grand nombre d'images, tirages argentiques représentant sa maison de Nouvelle-Écosse, photos recouvertes de traces de peinture, Polaroid inédits, collages... Dans un courrier manuscrit de 1993, avec son style toujours très poétique, il lui dit encore : « *Je suis parti dans l'avion quand même. J'ai le souvenir. Je pense à toi – l'air entre nous. Le passé etc. un sourire – et la voiture.* » Un secret bien gardé.

PHILIPPE RÉGNIER

«Sabine Monirys, *Bon, asseyez-vous et pleurez !*, 1979, huile sur toile. 23 avril-20 juillet 2024, galerie Kaléidoscope, 19, rue Mazarine, 75006 Paris, galeriekaleidoscope.com

Sabine Monirys, *Bon, asseyez-vous et pleurez !*, 1979, huile sur toile. Courtesy galerie Kaléidoscope/Archives Sabine Monirys. Photo Bertrand Michau